This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD LIBRARIES

Madrolle, C.

Notes d'un voyage en Afrique occidentale.

DT
472
M32
COPY 1

HOOVER INSTITUTION
on War, Revolution, and Peace

FOUNDED BY HERBERT HOOVER, 1919

(Rare)
1

CL. MADROLLE

NOTES D'UN VOYAGE EN AFRIQUE OCCIDENTALE

DE LA CASAMANCE EN GUINÉES
par le Fouta Diallo

CONFÉRENCE FAITE [illegible] SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE
[illegible] En Novembre 1893
SOUS LA PRÉSIDENCE D'HONNEUR DE M. ÉTIENNE, DÉPUTÉ

M. CHAVOISIER, Président de Section.

PARIS
LIBRAIRIE [illegible] LE SOUDIER
174, boulevard Saint-Germain, 174

1894

[illegible] FRANÇAISE

(Rare)

- 1 tableau dépliant

NOTES D'UN VOYAGE

EN

AFRIQUE OCCIDENTALE

DU MÊME AUTEUR

CARTE DU SOUDAN FRANÇAIS

SENEGAL — SOUDAN — GUINÉES — DAHOMEY — TOMBOUCTOU

Librairie LE SOUDIER, boulevard Saint-Germain, Paris

Prix : 1 Franc.

CARTE DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE

AU $\frac{1}{1.000.000}$

Avec cartons du **Haut-Niger**, des **Iles Tristao**, de **Kadé et ses environs** des **Peuples des Guinées**.

Prix : 1 Franc.

SOUS PRESSE

LE CONTINENT NOIR

AFRIQUE OCCIDENTALE :

Casamance — Guinée portugaise — Guinée française — Fouta Diallo

Fort volume in-4° avec cartes, plans et gravures.

CL. MADROLLE

NOTES
D'UN VOYAGE
EN
AFRIQUE OCCIDENTALE

DE LA CASAMANCE EN GUINÉES
par le Fouta Diallo

CONFÉRENCE FAITE A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE
En Novembre 1893
SOUS LA PRÉSIDENCE D'HONNEUR DE M. ÉTIENNE, DÉPUTÉ

M. CRAVOISIER, Président de Section.

PARIS
LIBRAIRIE H. LE SOUDIER
174, boulevard Saint-Germain, 174

1894

CL. MADROLLE

NOTES
D'UN VOYAGE
EN
AFRIQUE OCCIDENTALE

DE LA CASAMANCE EN GUINÉES
par le Fouta Diallo

CONFÉRENCE FAITE A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE
En Novembre 1893
SOUS LA PRÉSIDENCE D'HONNEUR DE M. ÉTIENNE, DÉPUTÉ

M. CRAVOISIER, Président de Section.

PARIS
LIBRAIRIE H. LE SOUDIER
174, boulevard Saint-Germain, 174

1894

LES RIVIÈRES DU SUD

Embarqué à Bordeaux en novembre 1892, je me trouvais huit jours après au Sénégal, à un moment ou la température n'était pas trop suffocante pour un Français des rives de la Seine.

Le Sénégal et la Gambie sont trop connus pour que j'en parle à cette heure et je dois me réserver pour les régions qu'on appelle, au Sénégal « Les Rivières du Sud », et qui comprennent : la Casamance, les Guinées portugaise et française avec leur hinterland.

Depuis la rive gauche de la Casamance jusqu'à Sierra-Leone, j'ai relevé treize races formant cinquante-quatre pays, ayant une organisation politique particulière et se composant souvent de l'émigration de plusieurs peuples.

Parmi les races, huit sont fétichistes, quatre sont fétichistes et musulmanes et une seule entièrement attachée aux préceptes du Coran.

Malgré le peu de peuples convertis à l'Islam, le culte musulman est de beaucoup le plus nombreux.

Il possède 600,000 adeptes. Les païens, au contraire, sont en petit nombre avec 160,000 individus adorateurs des astres, des bois sacrés et des animaux.

Les régions que j'ai pu parcourir ont, à peu près, une population de 760,000 individus vivant, les uns sur les hauteurs, les autres dans les nombreux marécages du littoral.

Les embouchures des fleuves sont coupées de canaux que l'on appelle marigots.

La côte est malsaine sauf dans les îles distantes du littoral.

Dans l'intérieur le climat est plus sain.

Le pays s'élève très sensiblement de la côte vers les sources, et ce n'est qu'au Fouta-Diallo que l'on rencontre de véritables montagnes dont plusieurs atteignent près de 2,000 mètres.

EN CASAMANCE & AU CACHÉO

Après une excursion, en décembre, dans la basse rivière, je remontai la Casamance jusqu'au Firdou où Moussa-Molo est le maître du pays.

Issu d'une famille esclave des Foulahs, il a succédé à son père, roi du Firdou ou Fouladougou, et s'est maintenu sur ce pays comme chef incontesté.

J'aborde au village de Diana Malary.

Les indigènes s'assemblent bientôt autour de moi et, sous la case que j'occupe, ils viennent discuter ma venue. Au milieu d'une conversation animée, j'entends tout à coup quelques mots de français : « parfaitement » est une des expressions les plus courantes.

Les Ouolofs et les Mandingues, n'ayant pas d'adverbes à leur disposition, sont venus en emprunter à notre langue ; quelques mots français s'exportent ainsi à l'intérieur par les commerçants indigènes qui ont l'habitude de fréquenter nos comptoirs.

Les rives de la Casamance sont splendides mais la navigation y est très difficile dans son cours moyen et supérieur.

Diana-Malary est le débarcadère de Diana, ville importante située à 4 kilomètres de la rivière et où se trouve une mosquée renommée qui fait de Diana une ville sainte.

En descendant la rivière, l'embarcation laisse sur la gauche la ville sainte de Karantaba.

Les fervents marabouts accourent de la Casamance y prier Mahomet et un grand nombre de *Talibés*, ou élèves-marabouts, y viennent faire leurs études.

Les Talibés sont, en général, de jeunes garçons qui se mettent au service d'un marabout en renom et deviennent ses domestiques et les cultivateurs de ses biens. Ils mendient pour lui et vont chercher auprès des fidèles la nourriture qui manque à leur vénéré maître.

En échange de toutes ces courtoisies, le marabout leur enseigne à lire le Coran et à écrire l'arabe sur des planchettes.

Avant de devenir marabouts, les Talibés passent des examens et ont droit alors à des distinctions honorifiques. Le premier échelon du grade universitaire est le titre d'*Arphan* avec le droit de porter le bonnet bleu.

Ce grade est le plus ordinairement donné.

Pour parvenir à celui de *fodé*, avec la coiffure rouge, il faut, de la part des marabouts, une piété et un savoir incontestés.

Ils sont alors très recherchés et deviennent souvent, s'ils sont intelligents, des prophètes guerriers comme il y en a eu tant dans le Soudan français.

Karantaba, quoique déchue de sa grandeur passée, est cependant restée la ville intellectuelle de la Haute-Casamance et sa bibliothèque est renommée pour le nombre de ses manuscrits sacrés.

Tout en continuant notre descente, nos noirs agrémentent la traversée de quelques fantaisistes récits. Quelques-uns m'ont paru remplis d'intérêt :

Il existe en Casamance un oiseau vénéré des indigènes que l'on nomme le Koulandian.

Lors de la formation du monde, Jupiter créa, en un jour, toutes les classes d'oiseaux et donna à chacun un cri différent.

Le Koulandian, caché sous les foudres du grand-maître, attendait toujours patiemment qu'on l'appelât.

Enfin, désespéré, il osa se montrer et réclamer à Jupiter.

Celui-ci, fatigué de sa journée, ne voulut pas le recevoir, mais comme l'oiseau insistait, le dieu tout-puissant lui dit :

« Va sur terre, et le premier cri que tu entendras sera le tien ». Après avoir erré pendant quelques jours le Koulandian rencontra une femme qui, ayant perdu son mari, venait de se remarier et criait : « Ké-Ké-man-Kéli » (Tous les hommes ne sont pas semblables).

Ce fut son cri.

En Afrique, les noirs ont un culte pour les oiseaux et à plusieurs sont attachées des fables assez curieuses.

La famine ayant sévi sur les bords de la Gambie les indigènes, après avoir beaucoup prié, et ne sachant à quel dieu se vouer, rencontrèrent un jour un oiseau, probablement envoyé des cieux, qui les conduisit dans son nid : là, les noirs trouvèrent une très grande quantité de mil qui leur servit, non seulement à ensemencer mais encore à se nourrir jusqu'à la récolte prochaine.

Les histoires de ce genre sont nombreuses ; mais revenons à notre Casamance.

Le cours supérieur du fleuve est peuplé de Mandingues, Sedhiou est une de leurs villes principales. C'est la résidence de l'administrateur français de la Haute-Casamance et un poste militaire important tient en respect les différents peuples de la rivière.

Les rues de Sedhiou sont bien tracées et de très beaux arbres en font des promenades agréables. Les propriétés sont séparées par des haies de thé de Gambie dont le goût rappelle celui de la camomille.

Sedhiou possède dans ses jardins un fort beau *fromager*, arbre gigantesque à cinq faces dont le pourtour mesure 25 mètres.

Sedhiou a été occupé en 1837 par les Français, mais les

annoncent le passage d'un inconnu, ou l'approche d'une chose pouvant exciter l'intérêt des noirs ou leur méfiance.

Enfin, nous apercevons les premières maisons, cachées dans les bois, et que nous n'aurions pas découvertes sans les appels des indigènes. Nous pénétrons dans le village par des ruelles des plus propres et des plus pittoresques et parvenons sur la place de la résidence du chef.

Déjà quelques groupes de Iolas se sont formés pour connaître le motif de ces sifflements; à notre vue chacun reste un instant ébahi. Cependant la glace (dans ces pays chauds) est vite rompue et chacun nous tend la main, tandis que le tamtam résonne et que de toutes parts on entend : « les Franzissails (Français) sont arrivés ».

Soummoudoua, chef du village, accourt vers nous et nous palabrons : « Comment va ton dieu ?... (car les Iolas sont fétichistes)... As-tu fait bon voyage?... Comment te portes-tu ?... D'où viens-tu?... Comment vont tes parents et les amis que tu viens de quitter ».

Ce sont les commencements de salamaleks interminables, qui, sans l'intervention d'un estomac avide, nous auraient retenus jusqu'à minuit.

Le chef, heureux d'une pareille visite — deux blancs, sans doute des personnages importants des pays d'Europe, — reste un moment en vénération devant nous et envoie ses sujets à la recherche d'un logement.

Guimbéring est un fort village composé d'autant de réduits qu'il y a de familles.

Au centre d'un terrain se trouve la cour ; on y fait un grand trou pour prendre la terre qui doit servir à construire les murailles qui limiteront la propriété.

Puis on y élève une quantité de maisons dont les jours sont sur cour. La porte d'entrée dans ces espèces de forteresses est basse et difficile ; cependant les demeures quoique étroites sont fort agréables, car comme elles sont en terre, la fraîcheur s'y maintient longtemps.

Notre appétit s'étant fait sentir nous faisons préparer

un modeste repas. Deux boîtes de conserves nous servent d'assiettes, tandis qu'une troisième est réservée au délicieux vin de palme.

Sa Majesté Soummoudoua vint nous présenter ses hommages et nous offrit notre cadeau du jour de l'an : un régime de bananes !... Quel délice !...

Ce dessert vivement absorbé nous nous rendons à une invitation à la danse.

En effet, le chef de Guimbéring, comme tous ses sujets du reste, aime la danse et le tamtam, et il est heureux de nous présenter ses méilleurs artistes.

Vieillards et vieilles femmes, jeunes gens et jeunes filles sont de la partie. Le tamtam, sorte de tambour, est composé d'un tronc d'arbre évidé et recouvert d'une peau de bœuf sur laquelle un robuste gaillard s'échine à taper en cadence.

Le bruit est quelque peu assourdissant, mais devant le joli minois de ces dames que ne saurait-on supporter?

Entre temps les danseurs et danseuses viennent nous présenter leurs salutations avec leur éternel « Saffi » (bonjour).

La soirée est quelque peu chaude, aussi songeons-nous à satisfaire nos tableaux vivants : un baril d'alcool est aussitôt apporté sur la place. La foule, plus que satisfaite, vient nous remercier de l'excellente idée que nous venons d'avoir : le chef, en tête de la délégation, vient s'asseoir à nos côtés, tandis que pendant le ballet chaque artiste passe devant nous pour nous saluer.

Cependant minuit ont sonné depuis bien longtemps : suffisamment fatigués, nous rentrons dans notre case : une peau de bœuf pour deux et deux modestes couvertures sont notre apanage.

Nous reposons sur le cimetière de la maison : le sable encore frais nous indique qu'un parent du propriétaire a été enterré ces jours-ci sous notre tête...

Dès l'aurore nous sommes sur pied pour faire nos préparatifs de chasse.

annoncent le passage d'un inconnu, ou l'approche d'une chose pouvant exciter l'intérêt des noirs ou leur méfiance.

Enfin, nous apercevons les premières maisons, cachées dans les bois, et que nous n'aurions pas découvertes sans les appels des indigènes. Nous pénétrons dans le village par des ruelles des plus propres et des plus pittoresques et parvenons sur la place de la résidence du chef.

Déjà quelques groupes de Iolas se sont formés pour connaître le motif de ces sifflements; à notre vue chacun reste un instant ébahi. Cependant la glace (dans ces pays chauds) est vite rompue et chacun nous tend la main, tandis que le tamtam résonne et que de toutes parts on entend : « les Franzissails (Français) sont arrivés ».

Soummoudoua, chef du village, accourt vers nous et nous palabrons : « Comment va ton dieu ?... (car les Iolas sont fétichistes)... As-tu fait bon voyage?... Comment te portes-tu ?... D'où viens-tu?... Comment vont tes parents et les amis que tu viens de quitter ».

Ce sont les commencements de salamaleks interminables, qui, sans l'intervention d'un estomac avide, nous auraient retenus jusqu'à minuit.

Le chef, heureux d'une pareille visite — deux blancs, sans doute des personnages importants des pays d'Europe, — reste un moment en vénération devant nous et envoie ses sujets à la recherche d'un logement.

Guimbéring est un fort village composé d'autant de réduits qu'il y a de familles.

Au centre d'un terrain se trouve la cour ; on y fait un grand trou pour prendre la terre qui doit servir à construire les murailles qui limiteront la propriété.

Puis on y élève une quantité de maisons dont les jours sont sur cour. La porte d'entrée dans ces espèces de forteresses est basse et difficile ; cependant les demeures quoique étroites sont fort agréables, car comme elles sont en terre, la fraîcheur s'y maintient longtemps.

Notre appétit s'étant fait sentir nous faisons préparer

un modeste repas. Deux boîtes de conserves nous servent d'assiettes, tandis qu'une troisième est réservée au délicieux vin de palme.

Sa Majesté Soummoudoua vint nous présenter ses hommages et nous offrit notre cadeau du jour de l'an : un régime de bananes !... Quel délice !...

Ce dessert vivement absorbé nous nous rendons à une invitation à la danse.

En effet, le chef de Guimbéring, comme tous ses sujets du reste, aime la danse et le tamtam, et il est heureux de nous présenter ses meilleurs artistes.

Vieillards et vieilles femmes, jeunes gens et jeunes filles sont de la partie. Le tamtam, sorte de tambour, est composé d'un tronc d'arbre évidé et recouvert d'une peau de bœuf sur laquelle un robuste gaillard s'échine à taper en cadence.

Le bruit est quelque peu assourdissant, mais devant le joli minois de ces dames que ne saurait-on supporter?

Entre temps les danseurs et danseuses viennent nous présenter leurs salutations avec leur éternel « Saffi » (bonjour).

La soirée est quelque peu chaude, aussi songeons-nous à satisfaire nos tableaux vivants : un baril d'alcool est aussitôt apporté sur la place. La foule, plus que satisfaite, vient nous remercier de l'excellente idée que nous venons d'avoir : le chef, en tête de la délégation, vient s'asseoir à nos côtés, tandis que pendant le ballet chaque artiste passe devant nous pour nous saluer.

Cependant minuit ont sonné depuis bien longtemps : suffisamment fatigués, nous rentrons dans notre case : une peau de bœuf pour deux et deux modestes couvertures sont notre apanage.

Nous reposons sur le cimetière de la maison : le sable encore frais nous indique qu'un parent du propriétaire a été enterré ces jours-ci sous notre tête...

Dès l'aurore nous sommes sur pied pour faire nos préparatifs de chasse.

A notre sortie quelques habitants sont déjà debout, les « Saffi » et les poignées de mains recommencent. Une foule nous suit dans les bois, épiant nos moindres mouvements, admirant notre manière de viser, et, surtout, la bonne fortune qui nous vient en aide ce matin-là.

De retour au village nous sommes reçus par Soummoudoua qui a fait préparer un léger repas de bananes et de vin de palme, et le tamtam recommence.

Quel peuple heureux ! sans souci du lendemain, les Iolas vivent tous satisfaits dans un pays délicieux ; pas d'impôts à payer en nature ou en espèces ou par le sang... le tamtam, la danse, le vin de palme... voilà leur bonheur.. Des animaux en quantité, des fruits à foison... et nous sommes parfois à les plaindre, parce qu'ils sont fétichistes, parce qu'ils ne se sont pas encore créé des besoins... et nous cherchons à les policer, à les civiliser à notre manière !...

Je crois que nous devrions les envier au contraire. Car quel pays est plus enchanteur que celui qui produit tous les fruits délicieux: citrons, bananes, papayes, oranges, etc... où les habitants n'ont qu'à lever le bras pour posséder.

Ici la danse réjouit la jeunesse que le vin de palme rafraîchit pour mieux recommencer.

Après avoir déjeuné d'une poule au riz, plat national des Iolas, comme de la plupart des peuples africains, nous allons respirer le frais près le Guimbéring, sur le flanc d'un monticule de sable... Les perdrix et les biches y sont en quantité, aussi faisons-nous quelques abatages... mais je m'aperçois que les quelques indigènes qui m'ont suivi paraissent consternés; je me renseigne et apprends que je viens de tirer sur un arbre fétiche ; en effet, en m'approchant j'aperçois aux branches quelques ossements et autres gris-gris : je m'empresse de calmer mes Iolas et répare mon méfait en offrant mon butin qu'ils acceptent avec empressement.

A notre retour, 400 indigènes entourent le tamtam qui

résonne toujours, tandis que les jeunes filles se préparent à faire les frais de la journée. Revêtues de leurs plus beaux costumes, qui consistent en une légère bande d'étoffe plus ou moins large, et tenant une queue de vache dans la main droite, elles s'avancent par deux, puis par trois, enfin toutes ensemble, et nous présentent un corps de ballet des plus réussis.

Une dizaine de mouchoirs de couleurs variées, et quelques colliers de verroterie servent de prix pour les plus méritantes.

Pendant cette danse, les garçons, en costumes guerriers. se présentent : les uns pour les entrechats, les autres pour les luttes.

Malheureusement la température est devenue accablante, et un orage qui éclate bientôt disperse l'assistance. Les orages, en cette saison, sont de peu de durée, et quelques heures après les luttes et les danses recommencent.

Rentré dans ma case je m'étends sur ma modeste peau de bœuf et m'endors du plus profond sommeil ; les moustiques et les moucmouts s'acharnent sur ma personne...

De bonne heure nous préparons notre léger bagage. Le chef, prévenu de nos préparatifs, accourt fort surpris d'un départ qu'il qualifie de précipité, et cherche sans y parvenir à nous retenir encore un jour.

Le tamtam est alors battu et tous les notables viennent nous souhaiter un bon voyage. Chacun regrette de n'avoir pas prévu notre départ, car ils auraient voulu nous offrir : les uns un bœuf ou un porc, les autres un âne ; mais tous ces animaux sont partis dès l'aube dans les champs.

Nous les remercions sincèrement de leurs intentions, et pour les satisfaire nous voulons bien accepter un canard à tête rouge, une poule et du vin de palme que la jeunesse court nous chercher dans les bois.

A l'aide d'un cerceau les garçons montent au sommet d'un palmier d'où, par une incision, le suc de l'arbre coule dans de petites gourdes *ad hoc*.

Pris frais, le vin de palme est délicieux, aussi les indigènes en font-ils une grande consommation.

Après avoir cheminé quelque temps nous approchons de notre baleinière et remercions ce si brave peuple de l'hospitalité vraiment antique qu'il nous a donnée.

Enfin, après une journée de navigation, nous rentrions à Carabane, notre principal point de traite de la Basse-Casamance.

Après un court séjour dans ce comptoir commercial je partis pour la Guinée portugaise.

La rivière de Cachéo coulant parallèlement à la Casamance, et étant la plus voisine, je m'y rendis.

Ces deux rivières sont en communication intérieure par un marigot étroit appelé Apertado, et dont la profondeur est de 0m. 30 à 1m. 50, sur 3 à 6 de largeur.

Les détours sont brusques, et l'embarcation qui m'y conduit s'enfonce à chaque tournant dans la grève et les éternels palétuviers.

Après deux jours de navigation on parvient à Cachéo, vieille colonie portugaise anciennement capitale de la Guinée.

Cachéo a été ceinte, il y a plusieurs siècles, de murailles en pierres et briques, mais il ne reste plus aujourd'hui que quelques bastions du côté du poste.

Bien que manquant de murailles pour se défendre, Cachéo possède au Sud de la ville une porte que très scrupuleusement on ferme tous les soirs. Si la promenade nocturne devient nécessaire, on prend le chemin des anciennes murailles, et l'on gagne la campagne en contournant la porte du Sud qui, fermée ou non, ne gêne en rien les communications avec le grand air.

Le poste situé à l'Ouest contient une garnison d'une vingtaine de noirs recrutés dans la colonie de l'Angola portugais.

L'état du poste est délabré, et les canons qui défendent Cachéo portent encore les dates de 1801-1852-1869 : le sol

ayant baissé, les pièces ont courbé la tête, et l'on voit des canons qui présentent leur bouche plus bas que les créneaux. Les boulets sont enterrés dans les herbes et c'est en se tournant le pied qu'on les sent et qu'on les voit.

La ville est grande par rapport à sa population ; elle possède quelques maisons de pierre, mais qui aujourd'hui sont en ruines.

Près du quai on trouve les vestiges de l'ancien palais d'un gouverneur.

Cachéo (ou Cacheú) possède une église dont les murs sont peu en équilibre ; un jeune prêtre y remplit les fonctions de curé pendant une partie de l'année. Les fidèles ne sont pas nombreux et le prêtre n'y exerce que peu son service.

Les peuples qui avoisinent Cachéo sont les Papels et les Mandiagues, appelés aussi Manjaques. Leur costume est des plus simples : une peau de chèvre découpée autour des reins, tombe en forme d'habit à queue et compose tout le vêtement.

Les femmes, encore moins vêtues, se font sur la poitrine, les bras et le dos, des incisions en forme de losanges.

Les Mandiagues émigrent parfois, où on les rencontre sur nos goëlettes comme marins. Leur engagement terminé ils s'achètent, pour rentrer chez eux et étonner leurs compatriotes, un costume complet où il ne manque ni les vernis, ni le chapeau.

Après s'être fait bien admirer ils vendent leurs effets : d'abord le pantalon qui est le plus gênant ; puis la veste et la chemise ; ils conservent le plus longtemps possible leurs chaussures vernies, leur canne et leur haut de forme.

Ces deux peuples, primitifs dans leurs costumes, le sont moins au point de vue politique, et souvent les Portugais ont dû baisser pavillon devant eux.

Les Portugais savent peu faire prospérer leurs colonies.

Reculant continuellement devant l'arrogance des noirs, les blancs ne sont même pas en sûreté dans leurs postes car

souvent, s'ils n'ont pas les indigènes contre eux, ce sont les soldats qui se soulèvent ou refusent de marcher contre l'ennemi.

Les manières de vivre dans ce pays africain étendent fort loin la famille, aussi en s'accostant chacun de s'appeler : compadre ou commadre (compère ou commère).

La Guinée portugaise est d'un très grand avenir, la longueur des rivières, la richesse de la terre dont les produits sont si beaux, en font pour plus tard un pays alléchant que la France devrait chercher à acquérir.

La Guinée n'est pas une colonie de la nation portugaise, mais un fief de la couronne.

EN GUINÉES ET AU FOUTA-DIALLO

Après un nouveau séjour au Sénégal, je m'embarquai pour Konakry.

Ce fut pendant cette traversée que je me liai avec M. Baillat et que nous décidâmes de faire ensemble un voyage au Fouta-Diallo.

Le vapeur longea les côtes de Gambie et de Casamance, et pénétra dans la Guinée portugaise. J'y visitai Bissao et Boulame où l'on retrouve la même insouciance.

Enfin, après neuf jours de traversée, le vapeur parvenait à Konakry, capitale de nos Rivières du Sud, qui aujourd'hui portent le nom de Guinée française.

Quel contraste avec le Sénégal!

Ici c'est la vie des tropiques : c'est le charme dans le paysage, ce sont les palmiers à perte de vue, les mouvements de terrain; et si l'on porte les regards vers la mer, c'est le panorama grandiose des îles anglaises de

Los avec ses pics échevelés, ses nombreux îlots et ses rochers qui produisent l'effet d'un véritable chaos.

Konakry est appelée à devenir un port et une ville très importante.

Créée en janvier 1890, lors de la séparation des Rivières du Sud de la colonie du Sénégal, elle a vu s'élever, sans aucun secours de la métropole, toutes les constructions nécessaires à une nouvelle cité.

Ses innombrables palmiers et ses dernières plantations d'orangers et de fruits de toutes sortes en ont fait un immense jardin.

Dans quelques années, Konakry sera le sanatorium de la côte d'Afrique et la ville la plus agréable à habiter.

A Konakry, je ne restai que quelques jours, le temps nécessaire à l'achat de marchandises.

Le choix est facile dans les maisons de commerce, mais il faut savoir prendre juste les objets qui doivent plaire aux peuples de l'intérieur, qui, selon leur religion et leurs coutumes, ont presque tous des goûts différents soit pour les étoffes et leurs couleurs, soit pour les perles et autres objets.

Dans cette tâche, je fus grandement aidé par les agents de la Compagnie française de l'Afrique occidentale, qui du reste m'ont partout secouru et donné une hospitalité des plus franches et des plus cordiales.

Un voyage dans l'intérieur du continent africain est encore peu facile de nos jours, lorsqu'il n'a pas été prévu de longue date.

Il faut alors tout trouver sur place, et, surtout, ne pas oublier l'indispensable si l'on ne veut pas, dès le début du voyage, être annihilé par les privations de toutes sortes.

Je quittai Konakry, sur un vapeur, pour gagner le Rio-Nunez; avec M. Baillat, nous préparâmes notre envoi et nous eûmes assez facilement les porteurs nécessaires pour nos marchandises.

Nous arrivons à Boké. Boké est un centre de commerce important et le siège de l'administration du bassin du Nunez.

Les Moukoforé, les Nalous, les Bagas, les Iolas, les Tendas, et les Landoumans sont les principaux peuples habitant le cercle de Boké.

Notre influence sur ce pays est des plus illusoires et c'est même à grand' peine si nous parvenons à empêcher les combats entre ces différentes tribus.

Boké possède un poste fortifié. Une pyramide élevée en 1869 rappelle le départ de René Caillé vers le Sahara.

Cet illustre français gagna en 1827 le Niger et fut le premier européen qui pénétra à Tombouctou pour parvenir sain et sauf, un an après, sur les rivages du détroit de Gibraltar.

Le village noir de Boké s'étend sur un plateau. Quand on le quitte, on longe un « bois sacré », refuge des « Simos », prêtres jongleurs et astrologues, connaissant à merveille l'art d'exploiter l'incrédulité de leurs semblables.

Les Simos, d'origine Soussou, ont formé des adeptes chez les peuples païens de notre colonie de Guinée.

Cachés dans les bois, ils apprennent à leurs jeunes initiés l'art de préparer des poisons, de savoir tirer parti de la superstition des noirs, de prédire l'avenir et de faire de la sorcellerie.

Ils assistent par petits groupes aux fêtes des villages et sont nourris aux frais de patients qu'ils exploitent. Ils se montrent déguisés avec des peaux de bêtes ou recouverts de feuillage.

Leur présence est annoncée par des hurlements et des sifflets; leur retraite est dans les bois et malheur à l'individu qui serait surpris dans leurs propriétés : une rançon ou la mort serait son châtiment.

Les Simos sont continuellement au courant de ce qui se passe dans la contrée. S'est-il commis un vol? un assassi-

nat? — Si l'on obtient leurs bonnes grâces on est presque certain de retrouver l'objet volé ou le fauteur du délit.

Cette secte est sacrée et les indigènes ont pour les initiés une grande vénération. Les anciens affiliés gardent toute leur vie la crainte de parler de leurs mystérieuses jongleries, aussi, peu d'européens ont-ils eu des renseignements précis sur la manière de vivre de cette secte.

Notre convoi une fois organisé, nous descendons le Nunez; nous reconnaissons les marigots du bas fleuve et visitons les cinq îles Tristao, situées entre les embouchures du Coumpony et du Cassini.

Deux de ces îles sont habitées par une peuplade appelée Nalous.

Les Nalous sont des réfugiés du continent qui ont fui l'invasion des Foulacoundas. Les Nalous seraient, d'après les dires des Foulahs, parents des noirs du golfe du Bénin; échoués sur ces côtes, ils se seraient mêlés avec les indigènes et auraient créé ce nouveau peuple.

La terre y est excellente et le climat très salubre.

La position des Tristao à l'entrée du Cassini et du Coumbindian portugais, puis du Coumpony, en fera pour l'avenir le dépôt commercial de ces rivières. Le Coumpony ou Cogon y a son embouchure.

Ce fleuve est encore peu connu, aussi allons-nous chercher à le remonter le plus loin possible.

A Kandiafara où nous arrivons, nous trouvons notre convoi.

Là, le Compony a ses premiers rapides; on les passe facilement à marée haute; mais on rencontre à une heure de là des rapides perpétuels qui ne se franchissent qu'avec beaucoup de peine; aussi sommes-nous obligés de prendre la route de terre pour pénétrer dans le Foréah.

Les habitants de ce pays, les Foulacoundas, sont musulmans, mais il ne sont pas fanatiques.

En guerre depuis plusieurs années avec leur suzerain,

le chef du Kadé, ils ont retiré leurs villages de la frontière pour les rassembler au centre de leur région.

Nous recevons à notre arrivée à Sarré Morso la visite d'un chef important avec lequel nous avons des palabres.

Les palabres sont des entretiens que tout homme libre a le droit de demander pour discuter les affaires qui le regardent.

Ils ont lieu sous un arbre à grand feuillage; tout le village s'y rend pour y défendre l'un ou l'autre des partis ou pour les concilier.

Quand ce sont des palabres de bienvenue, un chef prend toujours un intermédiaire avec l'interprète du blanc. Sa pensée passe ainsi par trois bouches avant d'arriver à l'étranger.

Partout où nous passons nous sommes très bien reçus; dans chaque village on nous apporte : du lait, des fruits et des poules, et à Sarré-Morso, le village, et Talibé, chef du Foréah, nous offrent chacun un bœuf.

Nous leur rendons ces cadeaux bien au delà de leur valeur.

Nous quittons les villages du Foréah très satisfaits de notre séjour : malheureusement nous ne sommes pas en pays français, nous foulons une zone portugaise.

Les Portugais y sont peu connus et, jusqu'au Rio-Grande, on ne connaît que notre station commerciale de Boké.

En quittant le Foréah, nous sommes en pleine brousse; comme les premiers villages foulahs se sont aussi retirés vers l'intérieur de leur pays, nous allons sans guide, à l'aveuglette.

Après quelques jours de marche, nos provisions se sont beaucoup épuisées et nous devons, alors, avoir recours à la chasse.

Nous envoyons notre interprète pour rechercher la direction du premier village foulah ou tout au moins quel-

ques indices, car nous avons perdu tout sentier, toute trace d'homme.

Seules, quelques empreintes de pied d'éléphant, de biches et d'antilopes, nous indiquent la direction d'une source ou d'un cours d'eau.

En effet, nourrir et satisfaire une trentaine d'hommes est chose peu aisée.

Par notre patience et notre fermeté, nous sûmes contraindre nos hommes à l'attente.

Dans la soirée du 14 mars, nous apercevons des incendies en deçà des collines.

Nos hommes courent vers les hauteurs, mais ne remarquent personne.

Evidemment ce sont des indigènes qui ont mis le feu aux feuilles sèches.

Nous attendons pendant longtemps le coup de feu qui doit nous indiquer l'arrivée de notre interprète.

Nos hommes armés sont renvoyés sur les hauteurs pour nous prévenir, et ce n'est que vers le milieu de la nuit que nous entendons le signal convenu.

Bientôt nous apercevons des torches, puis, avec nos lorgnettes, quatre ou cinq individus qui une heure après étaient parmi nous.

C'étaient des caoutchoutiers, esclaves, travaillant pour le compte de leurs maîtres.

Ibrahima, notre interprète, avait essuyé dans l'après-midi un coup de feu de la part de ces gens, qui l'avaient pris pour un Foulacounda, par conséquent pour un ennemi.

Après des signes réitérés, ils s'approchèrent de lui et convinrent de venir à notre recherche, pour nous conduire au village le plus proche.

Il nous fallait pour y parvenir deux jours de marches forcées.

Notre séjour, entre le Foréah et le pays de Kadé, fut fructueux en chasse ; les bœufs sauvages que nous eûmes

la chance d'abattre arrivèrent à point pour combler les vides de nos provisions.

Enfin, le 16 au soir, nous parvînmes au village des captifs de Mahmadou Guimi.

Le village était en fête ; les « Simos », couverts de feuillage, venaient égayer les habitants par leurs jongleries et leurs cris de sauvages.

Après une journée de repos, nous repartîmes, cette fois avec des guides, vers Kadé, appelé par les Foulahs, Foulamory.

Cette région est totalement inconnue, même de nos postes africains. Nous traversons une quantité de rivières importantes et entrons à Kadé, où toute la population nous reçoit avec un accueil peu ordinaire pour des musulmans.

Yaya, chef du pays, est absent.

C'est un de ses gouverneurs, Modi-Sidi, qui vient nous saluer.

Kadé se compose d'une vingtaine de village très espacés les uns des autres.

La population peut être évaluée à 20,000 habitants, presque tous captifs ou de race mandingue.

Les Foulahs ne sont qu'en petit nombre dans cette région.

Le Kadé est une de leurs principales conquêtes.

Nous arrivons en plein Ramadan, mois de jeûne et de recueillement pour les musulmans.

Du lever du soleil à son coucher, ils observent, tout au moins en apparence, un jeûne complet, qui ne leur permet pas même de prendre une médecine ou un peu d'eau ; cinq ou six fois par jour les fidèles se réunissent pour prier et chanter les louanges du prophète.

Le plus considéré du groupe se place en tête de la réunion et donne la cadence dans les prières adressées à Dieu et à son prophète. Avec ensemble tous les fidèles joignent les mains et portent leur tête vers la terre de ma-

nière à laisser sur le front et le nez des traces de poussière, qu'ils ont bien soin de conserver le plus longtemps possible.

Lorsque le voyageur arrive à ces époques de carême dans les contrées musulmanes, il ne lui est plus permis de dormir : jour et nuit les musulmans sont en prières, et ils prient alors à haute voix. Lorsqu'ils rentrent chez eux c'est pour recommencer encore, tandis que, de la mosquée, le marabout, d'une voix lente et monotone, rappelle encore que Dieu et Mahomet remarquent les vrais fidèles pour leur réserver une vie meilleure.

Dans les pays fanatiques, le carême est sévèrement observé.

Le vingt-neuvième jour rachète toutes les souffrances. Ce ne sont alors que réjouissances de toutes sortes, hécatombes d'animaux, festins, danses, etc.

Autour de Kadé le pays est plat et monotone et la seule excursion intéressante est celle des sources thermales, sur la route du Rio-Grande.

La température des trois sources, prise au thermomètre, est de 56°, 45° et 32°. Cette eau manque d'azote. Les indigènes n'en font pas usage.

Le sol contient du chlorure de sodium que les femmes indigènes viennent prendre dans de grands paniers.

On verse de l'eau sur cette terre et il en dégoutte un liquide salin qui sert à faire la cuisine des noirs de Kadé.

La race foulah, peu connue de nos jours, descendrait, d'après des traditions indigènes, de la grande famille des blancs; selon d'autres, le berceau de la race foulah serait les rives du Sénégal. Enfin, les Européens les feraient descendre des Fellahs d'Egypte ou encore d'une légion romaine égarée dans le désert.

Devant tant de suppositions, je m'en tiens à l'histoire la plus répandue et cependant la moins connue dans nos pays d'Europe.

Un certain arabe, nommé Aboudar-Daye et fervent apôtre de Mahomet, circulait avec une troupe nombreuse

entre le Niger et le Sénégal pour soumettre à la religion musulmane les peuples habitant l'occident de son pays.

Il vint jusqu'au Fouta-Toro et trouva le pays habité par les Ouolofs, qu'il soumit au culte de Mahomet.

Les rois du pays ainsi qu'une partie des habitants acceptèrent la nouvelle religion.

De cette invasion arabe il ne resta que peu de vainqueurs ; cependant, l'un d'eux eut en partage la fille du roi du pays.

De ce mariage naquirent quatre fils, dont le troisième resta muet pendant une partie de sa jeunesse.

Son plus jeune frère, âgé alors de huit mois, se mit un jour à pleurer et à crier très fort en appelant sa mère ; ce fut alors que le muet s'écria tout à coup : « Taisez-vous, taisez-vous, notre mère vient tout de suite, vous allez avoir le sein ».

Ces mots furent les premières paroles foulahs entendues dans le pays Ouolof.

La mère s'approchant de la case fut surprise d'entendre cette nouvelle voix ; elle courut à la mosquée chercher son mari et tous deux restèrent cachés autour de la case.

L'enfant au berceau s'étant repris à pleurer, la nouvelle voix se fit encore entendre.

Le père, marabout vénéré, crut trouver en ce fils un futur apôtre de Mahomet et le fondateur d'un nouveau peuple : il courut chercher le livre « des langues » de Mahomet, et trouva qu'il était prédit : qu'une race de couleur claire, parlant une langue particulière, dominerait une partie du monde.

Le marabout rendit grâces à Dieu. Heureux d'une telle fortune, il se mit à pleurer et remercia Mahomet de faire sortir de sa famille une race qui, née sur les bords d'un grand fleuve, devait régner sur beaucoup de pays.

Le vénéré Arabe se mit à parcourir les pays environnants, annonçant partout que la langue prédite par le grand prophète était maintenant découverte.

Devenu plus grand, le jeune fils apprit à ses trois frères la nouvelle langue foulah.

Ils partirent vers une région éloignée de Tombouctou où se forma le noyau de la race.

Quelques années après eut lieu la dispersion : les deux aînés s'établirent au Macina, le troisième gagna les pays montagneux habités par les Bagas et les Soussous et qu'il nomma Fouta Diallo.

Le quatrième resta le maître des pays, berceau de la race, situés entre le moyen Niger et le lac Tchad.

Lors de la conquête du Fouta Diallo, les Foulahs furent aidés dans la pacification du pays, par des Maures de Tombouctou.

Koromokho Alpha, marabout vénéré et l'Almany Souri, guerrier célèbre, devinrent les chefs du Fouta.

Ils furent la souche des deux grandes familles des Alphaya et des Souria qui aujourd'hui règnent à tour de rôle chacune pendant deux ans.

Le pays fut alors morcelé au profit des membres de ces familles. Il forme aujourd'hui treize gouvernements ou diouales. Les changements de gouvernement ont lieu vers le mois de septembre et jusque dans le plus petit village ; la famille régnante cède la place à l'autre.

Cependant ces changements ne se font pas sans révolution, car la position de chef d'état est avantageuse par suite des cadeaux et des beaux revenus qu'elle procure.

Les Foulahs ne sont pas toujours de bonne foi ; entre parents ils se volent, et souvent se tuent pour posséder de plus grandes fortunes et pour hériter des honneurs.

En quittant Kadé nous prîmes la route du Labé en remontant la vallée du Rio-Grande. Les villages y sont nombreux mais les habitants sont rebelles à l'hospitalité.

Après une longue marche de nuit, exécutée le 28 mars, nous fûmes repoussés à l'entrée des villages de Doumbiadjï et de Kamélé et notre monde dut coucher à la belle étoile.

Ce changement inattendu nous fit craindre un revire-

ment subit dans les bonnes dispositions de la cour de Timbo, résidence de l'Almany chef du Fouta.

La disparition de notre guide, la mauvaise humeur des chefs de village et leur refus de nous laisser camper près de chez eux, nous inquiétèrent quelque temps.

Heureusement ce n'étaient que de mauvaises dispositions passagères que des régions plus hospitalières nous firent oublier.

Après quelques marches, nous parvînmes à Kabara.

Le fils du chef de Kadé, Aguibou, circulait dans la contrée : il vint à Kabara et nous rendit visite avec toute sa troupe. Il nous assura des bonnes dispositions de son père envers les Français et nous promit que les chefs de village qui nous avaient mal reçus seraient bâtonnés. Il alla même plus loin, il nous offrit la tête de l'un d'eux. Mais nous nous contentâmes d'une simple bâtonnade.

Cette punition était nécessaire, parce qu'il fallait qu'après cet affront, notre passage fît époque pour que nos concitoyens qui y passeront dans l'avenir y soient mieux reçus.

Quelques jours après, notre colonne quitta la vallée du Grande pour gravir les régions montagneuses qui séparent les bassins du Rio-Grande du Cogon ; nous y trouvâmes une région pierreuse et extrêmement fatigante, avec des vallées très étroites et très rapides.

Treize jours après notre départ de Kadé, nous pénétrions dans la ville libre de Guémé, située au sommet d'un mamelon.

Notre marche fut continuée vers Bambaya et le Cogon traversé à 6 kilomètres de cette ville.

Bambaya est une ville libre dépendant de la province du Timbi-Toumi.

Le nouveau chef de la famille des Alphaya n'était pas encore nommé : le gouverneur de la province attendait les cadeaux des prétendants avant de choisir l'élu.

A Guémé et à Bambaya le type foulah est très clair de

teint. La physionomie est fine, le nez petit, les yeux vifs, les cheveux noirs mais très peu crépus.

Les femmes ont l'habitude de ramener leur cheveux de manière à leur donner la forme d'un casque.

Le pays est accidenté et les pâturages permettent à de nombreux troupeaux d'y vivre pendant la bonne saison.

Dans la direction sud de Bambaya on trouve le dernier village foulah.

Diara-Magnaki est le lieu habité le plus propre et le plus coquet que j'aie rencontré en pays Foulah.

De là, on passe dans le bassin du Rio-Pongo et en pays Soussou.

Ici les villages sont vastes et propres ; les maisons sont en terre et agréables à habiter.

On y trouve un peuple plus commerçant et moins rebelle à nos mœurs.

Dans les maisons on voit des étoffes et des objets européens : on est chez un peuple qui a l'habitude de fréquenter nos comptoirs.

Les villages sont plus nombreux et le terrain plus favorable aux cultures.

Les Soussous sont les anciens propriétaires du Fouta Diallo.

Les Foulahs en s'emparant de leur région montueuse ont coupé ce peuple en deux tronçons : l'un s'est retiré vers le nord, les habitants en sont appelés Diallonkès ; le second s'est rejeté sur la mer. Ce sont les Soussous. Une partie de ce peuple est cependant restée au Fouta, mais comme esclave.

Les Soussous sont païens ou musulmans ; cependant, par genre, l'aristocratie suit les préceptes de Mahomet, car il est bien vu de porter des gris-gris (espèces de scapulaires apparents) qui préservent de la ruine ou de la mort.

Pendant notre retour à la côte, les pluies se mirent à tomber. C'était le commencement de l'hivernage où par seaux d'eau la pluie vient tout effondrer.

Notre arrivée au Pongo fut une fête dans le pays et toutes les maisons de commerce rivalisèrent pour nous offrir l'hospitalité.

D'après les rumeurs on croyait que M. Baillat avait été assassiné par les indigènes avant notre arrivée à Kadé et que mon convoi à moitié pillé avait été attaqué plusieurs fois, que j'avais dû quitter le Fouta et gagner le Sénégal.

Tels étaient les bruits des indigènes de la brousse.

Un service divin était même sur le point d'être célébré par les Pères du Pongo, quand M. Baillat et notre mission y parvinrent.

Notre voyage d'exploration se trouvait terminé.

La mission gagna Konakry par mer, où elle reçut partout un parfait accueil.

Un court voyage dans la presqu'île de Dubreka, dans les îles de Los et à Sierra Leone termina mes excursions en Afrique.

Je retrouvai M. Baillat à Konakry et nous rentrâmes en France sur le paquebot qui ramenait la brillante mission Maistre.

LA FRANCE MUSULMANE

La France est depuis longtemps la protectrice des chrétiens dans les pays musulmans, mais ici, elle parait changer de rôle pour devenir la protectrice des fervents de Mahomet contre les peuples sauvages et païens.

Nous connaissons les coutumes de nos Arabes d'Algérie et de Tunisie, celles de nos Ouolofs du Sénégal, ainsi que la force de la religion musulmane chez les peuples de la

boucle du Niger ; force que Binger a su faire apprécier et mettre en parallèle avec le catholicisme.

La mission Maistre elle-même, voyageant vers le Chari, n'a eu qu'à se louer des Musulmans avec lesquels elle s'est trouvée en relations; et aujourd'hui, tous ceux qui ont séjourné dans les pays du Centre-Africain y ont trouvé des régions dont l'organisation politique a su former des peuples forts et respectueux de l'autorité.

Les noirs ont une intelligence trop peu développée pour comprendre notre religion, et, jusqu'à présent, aucun de nos missionnaires n'a encore su créer réellement le culte vrai et surtout l'y maintenir.

Nos fétichistes ont une organisation par trop rudimentaire pour être en état de comprendre nos lois ; l'Islamisme leur est donc nécessaire pour développer peu à peu chez eux la culture intellectuelle, les idées de morale, le goût au commerce, et leur faire comprendre qu'en tout il y a un maître.

Tous nos noirs se trouvent donc portés au Mahométisme par la simplicité du Coran, qui se rapproche beaucoup plus des lois de la nature.

La France est depuis trop longtemps accoutumée aux mœurs de nos musulmans, pour ne pas savoir apprécier la force que le culte de Mahomet donne à un peuple qui sait en tirer parti avec les noirs ignorants et idolâtres.

Par suite du grand nombre de peuples musulmans qu'elle domine et de la force de l'Islam, la France est donc, *malgré elle,* appelée à devenir une nation musulmane en Afrique.

Par son commerce, sa force physique et morale, et les qualités de ses dirigeants, la France est entrain de se tailler en Afrique, comme en Asie, un empire nécessaire à sa Grandeur politique et économique.

LES ILES TRISTAO

257 Kmq. et 2,000 habitants environ.

Le groupe des **Tristao** comprend cinq îles : **Aube** ou Katchek, **Robert** ou Capken, **Galibert**, **Madrolle** ou Nié-Gnié, **Baillat** ou Fauré.

Les trois premières sont le domaine de la Compagnie agricole et commerciale des îles Tristao.

L'île Aube est la plus importante comme étendue (188 Kmq.), sa population peut être évaluée à 900 Nalous, paisibles habitants ; le village principal est Franceville.

L'île Robert est plus importante au point de vue commercial ; sa population comprend un millier d'individus, le bourg le plus habité est Capken (48 Kmq.).

L'île Madrolle, peu étendue (9 Kmq.), est peu peuplée ; on ne trouve qu'un village, Kafoula avec 120 habitants.

Les deux autres îles ne sont pas habitées.

MM. Faidherbe et Paroisse ont visité ces îles. MM. Mathon et Madrolle ont fait, en 1893, le tour du groupe et en ont relevé les côtes.

La terre est propre à la culture, elle se compose d'humus par parties, de sable dans d'autres et parfois d'argile par ailleurs.

Les palmiers sont nombreux ; il en existe plus de 2,000,000 de pieds ; on y remarque aussi le palétuvier sur les bords des marigots, le fromager, le houle (néri), etc.

On y cultive un peu l'arachide et on y récolte le riz et les palmistes. L'eau des puits est bonne et le climat salubre. Les côtes sont basses ; un courant sous-marin

partant du centre de l'Atlantique vient caresser le littoral et y déraciner peu à peu les superbes palmiers.

En 1892, trois couronnes sont venues s'échouer près Franceville. Elles portaient le nom *Orénoque* des Messageries maritimes, avaient été jetées au sud de l'Equateur et entraînées par le courant. Elles ont atterri aux Tristaô, chacune à un jour d'intervalle, mettant deux mois pour parcourir 1,800 kilomètres.

Au sud-ouest de Franceville existe une plaine herbeuse de 4 à 5 kilomètres de long et de 1 à 2 mètres au-dessous du niveau de la mer. Cette étendue pourrait être convertie en salins par une simple tranchée d'une centaine de mètres.

LES ILES DU COUMPONY INFÉRIEUR

Entre les îles Tristao et le bassin de Bassia, sur le Coumpony, se trouvent :

L'île **Paroisse** ou Katenk et le groupe **Mathon**.

L'île Paroisse est seule habitée. Katenk, le principal village, est peuplé par les Bagas.

Le groupe Mathon comprend la Grande, la Moyenne et la Petite île.

Par suite des guerres incessantes entre les différents peuples du bassin de Coumpony ou Cogon, les rives de ce fleuve sont de moins en moins peuplées, aussi les cultures et le commerce y sont-ils nuls.

Il serait de toute nécessité de créer un poste militaire à Kandiafara, situé près des premiers rapides du Cogon. Ce serait un acte de prise de possession qui influerait considérablement sur l'esprit guerrier des nombreuses tribus, et Iolas, Nalous, Tendas, Bagas et Foulacoundas désarmés ne songeraient plus qu'à augmenter un bien être que seulement la terre des tropiques peut leur donner.

Décembre 93.

PEUPLES ET PAYS

CASAMANCE

Les Jolas . . .	divisés en plusieurs tribus : Feloups, Aïamats, Djougoutes, etc.	65.000
Les Bagnouns . .	. . . . .	10.000
Les Balantes . .	. . . . .	15.000
Les Mandingues .	avec quelques descendants foulahs dans le Firdou, chef Moussa Molo, à Amdallay. — États : Yacine, Firdou, Boudhié, Pâquise, etc	185.000
Les Tendas . .	(sur le fleuve Gambie).	25.000

GUINÉE PORTUGAISE

Les Jolas. . . .	compris entre la mer et l'Apertado	10.000
Les Bagnouns . .	. . . . .	30.000
Les Balantes . .	. . . . .	30.000
Les Biaffades . .	divisés en nombreuses tribus	40.000
Les Papels et Manjaques . .	. . . . .	50.000
Les Nalous. . .	. . . . .	20.000
Les Mandingues .	dans le Gabou, le Courbali, etc	30.000
Les Foulacounias	au Foréah	25.000
Les Bijougots . .	archipel des Bissagos	20.000

GUINÉE FRANÇAISE

1) Cercle de BOKÉ.

Les Nalous. . .	d'après les dires des indigènes, seraient originaires du Bénin et auraient été débarqués sur le littoral par les négriers.	Ilcs Tristao, chef Momodou, à Capken. NALOUTAI, république dirigée par le conseil des chefs des villages, sous la présidence de l'administrateur de Boké.	17.000
Les Bagas . . .	anciens possesseurs du Bas Nunez, ont été relégués à la côte par l'invasion des Landoumans, poursuivis par les Foulahs.	BAGATAI de l'Est, village principal Monson. BAGATAI de l'Ouest, village principal Grand Talibouche.	9.000
Les Tendas. . .	Petite tribu établie sur la rive gauche du Cogon et à l'embouchure de la rivière de Tomboya	village principal Karchentch.	2.500

Les Jolas . . .	tribu peu nombreuse sur la rive gauche du Cogon, village principal Coumpony.		1.000
Les Landoumans. (ou Tyapis)	originaires de la haute vallée du Rio-Grande, ont été repoussés par les Mandingues et soumis par les Foulahs qui les appellent Tyapis. — Les Landoumans paient tribut à l'Almamy de Timbo par les mains de l'alpha du Labé, représenté par le chef de Guémé.	LANDOUMATAI, chef Sarah, à Boké.	22.000
Les Mokhouforés .	« hommes noirs » formant un mélange d'esclaves de toutes races : Foulahs, Soussous, etc. Ils dépendaient du roi des Nalous avant l'abdication de Dinah Salifou	Le MOKHOUFORÉ, chef Bambaya, à Songolon. Le SÉKHÉA, chef Soumou, à Youonkifon.	25.000
Les Houbbous. .	Foulahs indépendants habitant Kavesse et son territoire .		2.000

2) **Cercle de BOFFA.**

Les Soussous . .	originaires des hauteurs du Fouta-Diallo ont été en partie rejetée vers le moyen Sénégal et vers la côte . .	KOLISOKHO, où plusieurs chefs se répartissent l'autorité	10.000
		RIO-PONGO, chef Alexandre Katty, à Thia	23.000
		KOBA, chefs Ali Teory et Thomas Bombo, à Taboria . .	16.000
		SOUMBOURI	6.000

3) **Cercle de BADI (anciennement Dubreka).**

Les Soussous . .	LABAYA, sous l'autorité de l'alpha Maury, à Farendjà. . .		12.000
	BRAMAYA, chef Williams Fernandez. à Bouramaya. . . .		15.000
	KABITAYE, régent Bamba Moussa		15.000
	KALÉTAYE » »		»
	TABOUNSOU, chef Balé Sirha, à Kaporo		12.000
	MANÉAH, chef Buanké-Modou, à Manéah.		12.000
	SOUMBOUYA, chef Eni-Toumané, à Wouankifong.		12.000
	TÉNÉ village principal	Talé	20.000
	BARIGN »	Katia.	20.000
	BOUKOUNDJI »	Falessadé.	8.000
	SOKOLI »	Démokhoulina.	10.000
	SÉGUÉKOUROU »	Mobâssen.	3.000
	TAMBA »	Bélia.	8.000
	MONÉMA »	»	3.000
	KINSAM »	»	15.000
	SÉRIMMA . »	Kébalé	10.000

4) **Cercle de PHARMOREAH (anciennement Benty).**

Les Soussous . .	MORÉBAYA, sous l'autorité de l'almamy Kouni-Soury, à Morébaya. — Ce pays est divisé en quatre provinces : Morébaya, Koké, Kouroumbouya, X···.	15.000

Les Soussous .	KHOKONIAH, chef Doulédougou, à Sambeya.	12.000
	SALOU-TAMISSO (ou Soulouma-Tamisso), sous la souveraineté de l'almamy Fodé, à Ouossou.	30.000
	SANDOU	10.000
	BÉREIRÉ.	10.000
	BENNAH les Soussous de ce pays se nomment Kisi-Kisi. — Le Bennah était sous l'autorité de Demba-Salifou, mort en 1892. — Aujourd'hui quatre chefs forment le conseil de régence : Moussaya avec l'almamy Lucéni de Moussaya Baya-Baya » Golé-Bourama Sineya » Wouandé-Modou, de Sineya Digui-Digui » Yakaba-Soury	35.000
	CANIAH, chef Sounkari-Modou, à Fréguia	20.000
Les Soussous et Foulahs . . .	MORÉAH, almamy Daouda-Touré, à Forékariah.	10.000
Les Mandingues.	MORÉ-KANIAH, sous la souveraineté de l'alkali Sira-Laye, à Moré-Kaniah	15.000
	SAMOH, sous l'autorité du besherbro Ansou, à Benty . . .	15.000
Les Houbbous. .	TAMISSO	30.000

5) **KONAKRY, dans l'île du même nom, siège du gouvernement de la Guinée française.**

FOUTA DIALLO

Un Almamy, chef spirituel et empereur du Fouta Diallo et dépendances, est nommé à vie, dans chacune des deux familles des Souria et des Alphaya, par le Conseil des Anciens de Fougoumba. Chaque famille reste au pouvoir pendant deux ans. Capitale Timbo.

Le Fouta Diallo (1) (ou Fouta Soussou), comprend dix diouales ou provinces dont les chefs sont nommés pour deux ans par l'Almamy rentrant en fonctions.

DIOUALE DE TIMBO, dirigé par l'almamy, a pour capitale Timbo.		30.000
DIOUALE DE LABÉ, capitale Labé, comprend les sous provinces suivantes :		
Le KADÉ, avec les pays (chef : modi-Yaya)	du Gabou proprement dit, capitale Bashy. le Foréah, capitale Countabany. le Pâquise, capitale Kankelefa. le Mana. le Bauvé Lemayo, avec les missidés de Bouli, Medina, Dara et Nabassi. le Kadé ou Kokoli, capitale Kadé.	200.000

(1) Les *Foulahs* appellent leur pays *Fouta Diallo;* quelques peuples voisins et en particulier les *Mandingues* semblent prononcer *Fouta-Diallon.* En Europe les cartes portent : *Fouta Djallon*, mais cette expression n'a pas de sens.

Fouta Diallo vient de *Fouta-Diallo-Nké* (Fouta des hommes de Diallo). La finale *Nké* veut dire Homme de; on retrouve cette terminaison dans : *Soni-Nké*, *Mali-Nké* (Mandingues), *Diallo-Nké* (Soussous), *Kasso-Nké*, etc.

Le TANGUÉ MALHI.

Le BINANI avec les pays { de Binani de Kembera / de Binani de Sanguié.

Le BAUVÉ GUÉMÉ, avec les missidés de Guémé, Mborou, Bouléré, Oréhoussou.

Le BAUVÉ COMPÉTA, capitale Compéta.

Le DIARY.

Le LABÉ, avec le pays de Lélouma.

DIOUALE DE TIMBI TOUMI,	capitale Timbi Toumi, avec les missidés de Bambaya, Consotomi, Monoma, Ouaréa, Koussi, Pellal, Pita, Sintali, Bourkadjé' Bouroudjé, etc.	40.000
DIOUALE DE TIMBI MADINA,	capitale Timbi Madina, avec les missidés de Madina-Tokocéré, Niguellandé, Téliko, Santou, Kourakountou, Ndenda.	
	Le pays du KÉBOU dépend de Madina, capitale Malalkonta	45.000
DIOUALE DE FOUGOUMBA,	capitale Fougoumba, avec les missidés de Diaguissa, Boulivel, etc.	
	Le pays d'AKOUMÉ-MADJI dépend de Fougoumba. . . .	40.000
DIOUALE DE KOLLADÉ,	capitale Kankalabé, avec les missidés de Séfouré, Mombeya, Bodjé, Balibokho, Djiaoulekho, missidé Kali, Silaya, Paravi, etc. . .	50.000
DIOUALE DE MASHY,	capitale Groungga.	30.000
DIOUALE DE BOROUAL TAPÈ,	capitale Boroual Tapé	20.000
DIOUALE DE KOYN,	capitale Koïndantaré.	50.000
DIOUALE DE BAYLO,	capitale Tigué.	40.000

ANALYSE DES EAUX THERMALES

DES ENVIRONS DE KADÉ

Source Mollien, 56°

Un litre soumis à l'ébullition a dégagé 32 cc. de mélanges gazeux : gaz carbonique, oxygène et azote en très petite quantité.

Au point de vue des résidus, le litre a donné 2 décigrammes de matières minérales : silices, magnésie, sels alcalins, matières organiques, etc.

La liqueur filtrée est neutre et renferme de la chaux et de la magnésie à l'état de sel soluble.

Le précipité dissous dans l'acide chlorhydrique et reprécipité dans l'ammoniaque a donné lieu à un dégagement suffisant d'acide carbonique pour tenir le carbonate de chaux en suspension.

Sulfate de chaux.	6 centigr. par litre.
Carbonate de fer.	traces.
Hydrogène sulfuré.	à doser.
Acide humique.	traces.

En résumé, cette eau peut être classée parmi les eaux douces ou potables.

A la source, elle a un petit arrière-goût quelque peu âpre.

La deuxième source thermale a une température de 32° et la troisième de 45°. Leur composition est à peu près celle de la première, cependant la seconde est plus âpre au goût.

Leur distance de Kadé est vers l'ouest-nord-ouest :

1re	Source Mollien,	de	6 k. 450 m.
2e	— Bonnard,	de	8 k. 100 m.
3e	— Hecquart,	de	8 k. 500 m.
Le rio Grande,		de	9 k. 900 m.

PARIS. — IMP. CHARLES SCHLAEDER, 257, RUE SAINT-HONORÉ.

Exc* 061.

ENTALE

SOUDAN FRANÇAIS
BOMBOUK
GAMON
FOUNKA
BELEDOUGOU
SIRIMANA
BADON
DENTILLA
NIOCOLO
GOUNIANTA
SABÉ
SANGALA
DIÉBÉDOUGOU
SOULOU
KONKADOUGOU
DIALLOUNGALA
DUROGOUGOU
KAMBÉRA
FONTOFA
GADAOUNGOU
TAMBERING
KOLLADÉ
DINGUIRAY
KOLEN
FOUGOUMBA
FODÉ-HADJI
OULADA
FITA
SANDARAN
KOURANKO
LOKKO
CAPROKHO
les Boumpé
MENDI
KOSSO
PESSY
LIBÉRIA
Raphaël Enguehard Delin.

EXL* 061.

ENTALE

Exc* 061.

ENTALE

SE — FOUTA DIALLO — SIERRA LEONE

Les côtes
de rivières Carabane, venant de Saint-
et étroits, e
bouchures ailleurs du Sénégal et une
l'on appelle lics dans la rivière.
ves sont ma
du littoral **ORTUGAISE**
blement du 0,000 habitants.
qu'au Fout ent dès le XVIe siècle ou
montagnes tion du 20 juillet 1887 avec
mètres. rtugaise a ses frontières et
Les peup.
l'intérieur, iptoirs principaux : Bissao,
ubah.
ques, les Mandingues, les
habitent la Guinée portu-
Les explo
Casamance cercles et en présides.
Mollien (Blanchard et Cie), an-
let 1816), pa ugaises sont établies dans
Boudou, la
Bissao. le francs.
Réné C en 1891-92; dépenses :
comme mou
duce), Gag ent visitée par les vapeurs
Tanger.
Hecqua mes que ceux de la Casa-
Bondou.
Lamber rs à trois compagnies est
Compéta, T vapeurs armés en guerre
Zweifel s entre les rivières.
aux sources
Olivier ANÇAISE
Boubah, La ta-Diallo
Goldsbu 047,000 habitants
Laglaise nue sous le nom de Ri-
Firdou, Bal ère le Fouta-Diallo, placé
Bayol ince par le traité de 1881
goumba, Tin par celui de 1888 (mis-
Gaboria
Léla, Timb ale Konakry, est divisée
Bonnard offa, Dubréka (place au
Lenoir armoréa). Les comptoirs
Galibert apken' Franceville, Kan-
Grande. u, Victoria, Guémeyré.
Brossela éra, Bramaya.
Olivier Sierra Léone des postes
Guémé. Com Oualia, Ojossou, Faran-
Plat — 1
Audéoud ée sont : les Tendas, les
Levasset s, les Landoumans, les
Rochet les Houbbous. Les Fou-
Paroisse .
(1891).

Maisons françaises : la Compagnie française de l'Afrique occidentale, la Compagnie Blanchard, la Compagnie Flers-Exportation, la maison Esquiriou, la Compagnie du Soudan français.

Les maisons étrangères tendent à disparaître de certaines rivières : Fisher et Randell ; Pickering et Berthoud ; Patterson et Zochoonis ; la Compagnie de Sierra Léone ; Colin et Cie.

Les principaux produits sont : le caoutchouc, les amandes de palme, le riz, le café (Bambaya), la sésame, la gomme, les arachides, etc.

Recettes : 600,000 francs.

Les tirailleurs sénégalais et soudanais sont chargés de la sûreté du territoire. Dans chaque cercle, des miliciens et des laptots font la police des routes commerciales

Trois compagnies françaises et deux étrangères assurent les communications maritimes de la Guinée avec le Sénégal et l'Europe.

FOUTA DIALLO

Région montagneuse occupée par les Foulahs et placée dans la zone française. Deux familles, les Souria et les Alphaya, occupent à tour de rôle le pouvoir pendant deux années.

Capitale : Timbo ; villes principales : Fougoumba, ville sainte, Labé, Timbi, Kahel, Kolladé, Kadé, Toubah, etc.

Les Mandingues, les Tyapis ou Landoumans, et les Soussous, habitant le Fouta, dépendent des Foulahs ; la population est d'environ 545,000 individus.

Le Fouta-Diallo est divisé en 10 provinces ou diouales : Labé, Timbo, Timbi-Toumi, Timbi-Madina, Mashi, Fougoumba, Baylo, Boroual Tapais, Koyn, Kolladé.

SIERRA LEONE

65,000 kmq. — 600,000 habitants

Découverte par les Portugais, la baie de Freetown fut occupée par les Anglais à la fin du siècle dernier.

Capitale : Freetown ou Sierra Leone, place de guerre.

Peuples principaux : les Soussous, les Mandingues, les Limba, les Timenés, les Mampa, etc.

Recettes : 2 millions de francs.

Commerce : 22 millions de francs.

La Frontière-police et le régiment des Indes assurent la tranquillité la plus parfaite dans cette colonie.

Cl. MADROLLE.
(déc. 93).

DT472
M32
C. 1

HOOVER INSTITUTION

To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below

DT 472 .M32
Notes d'un voyage en Af/AJT4017
Hoover Institution Library
3 6105 081 468 428